

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

s'imaginent que le Corps du Christ a été volé (Jn. 20, 2)... Mais si le corps avait été volé, les voleurs auraient-ils pris le soin de détacher les bandelettes et de les laisser sur place ? » (op. cit., pp. 457-458) Jésus n'a donc pas été enlevé, il s'est enlevé tout seul ! Mieux que Lazare, car « Lazare sort du tombeau « les pieds et les mains liés de bandelettes » (Jn. 11, 44) ; il était encore tenu par les liens de la mort... Jésus au contraire a laissé sur le lieu de la sépulture les bandelettes qui le liaient. La « résurrection » de Lazare n'est en fait qu'une réanimation de cadavre ; il mourra une seconde fois ; Jésus, lui, est définitivement délivré de la mort. » (ibid.)

Et « le suaire qui était sur sa tête » ? C'est ici que se ranime la controverse. Il était « non pas gisant avec les bandes mais distinctement enveloppé et enroulé à sa place », traduit le P. Feuillet. A Turin, il se heurta à Robinson qui soutenait avec énergie que l'expression signifiait au contraire que le soudarium était enroulé à part des bandes dans un endroit éloigné d'elles. En présence de positions aussi contradictoires, comme dit Wilson, « il ne serait pas sage de faire preuve de dogmatisme ». Pourtant les fines objections de Delebecque à Feuillet nous mettent peut-être encore une fois sur la voie : « On a besoin de deux verbes français, « enveloppé et enroulé », pour rendre l'unique verbe grec *entetuligmenon* », et puis *eis* avec l'accusatif indique un déplacement, ce qui n'est pas indiqué ici, gronde-t-il. Mais la traduction qu'il propose constitue un truisme étrange : « roulée à un unique endroit ». Comment une serviette, puisqu'il tient le *soudarium* pour une serviette, pourrait-elle être « roulée en plusieurs endroits » ?

Personne ne semble avoir remarqué que le verbe employé ici par Jean reprend celui de Matthieu et de Luc décrivant l'action de Joseph d'Arimathie qui « roula » (*enetulixen*) le corps de Jésus dans le *sindon*. « Dans la littérature écrite parvenue jusqu'à nous, observe le P. Lavergne, le verbe *entulissein* est excessivement rare... en additionnant toutes les références glanées dans les dictionnaires et les lexiques, je n'ai pas pu relever plus d'une douzaine de cas », Matthieu, Luc et Jean compris (op. cit., p. 26). Réemployé ici, au passif, avec la préposition de mouvement, n'exprime-t-il pas parfaitement le mouvement que faisait autour de son Mort le Saint Suaire de Turin ? recevant le Corps sur une de ses extrémités, il passait « sur sa tête » puis retombait jusqu'aux pieds. Ainsi était-il bien « enroulé » autour du Corps (*entetuligmenon*). Or c'est encore ainsi que le découvre saint Jean le matin de Pâques : « enroulé au premier emplace-

ment » (*entetuligmenon eis ena topon*). L'adjectif numéral *eis* est aussi ordinal, il ne faut pas l'oublier. A la différence des liens « étalés » (*keimena*), comme traduit excellemment Delebecque, signifiant que Jésus les avait brisés, le Suaire, lui, n'avait pas bougé, était demeuré en sa place première, cette « place » (*topos*) où Jésus avait été déposé et que les anges invitent les femmes à contempler : « voyez l'endroit » (*ide o topos* ; Marc 16, 6 ; Matthieu 28, 6 : même emphase dans l'emploi du mot *topos* que chez Jean). Il était là, « enroulé » autour d'un corps... absent !

« Se penchant alors, il aperçoit, étalées par terre, les bandes, cependant il n'entra pas. Arrive à son tour Simon Pierre qui le suivait. Il entre dans le tombeau et voit les bandes étalées par terre, et le Suaire qui était sur sa tête, non pas avec les bandes, étalé par terre, mais à part, enroulé à la première place. » (Jean 20, 5-7)

L'ordre même des mots doit être respecté par la traduction parce qu'il exprime le mouvement de la découverte de « l'autre disciple, plus rapide que Pierre ». Jean « donne à Simon Pierre le mérite d'avoir vu le premier, sans dire l'effet produit sur son compagnon » (Delebecque, p. 247). Mais lui, le premier de tous, il croit : « Alors entre à son tour l'autre disciple, arrivé le premier au tombeau. Il vit et il crut » (Jn. 20, 8). Pourquoi ? « Une telle disposition des linges funéraires montrait clairement qu'aucune main humaine n'était intervenue pour les manier » (Feuillet, p. 275), contrairement aux folles appréhensions de Marie-Madeleine. Il se peut en effet que Jean ait vérifié que tout se trouvait comme il l'avait laissé le Vendredi soir où il avait été, à la différence de Pierre, témoin attentif de l'ensevelissement et donc de la disposition première du Suaire. Peut-être est-ce plus simplement l'intuition plus rapide du disciple que Jésus aimait (cf. Jn. 21, 4-7) qui le conduit de la vue du Suaire à la foi pascale (cf. Feuillet, p. 274).

Ont-ils déployé le linge et vu les effigies ? Ne nous laissons pas entraîner par l'imagination. Comme dirait Delebecque « Jean dit ce qu'il a vu. Il se tait sur ce qu'il n'a pas vu »... ou du moins lorsqu'il écrit : « Il vit », son lecteur doit pouvoir comprendre ce qu'il a vu. Il s'agit donc de ce qu'il vient de décrire et qui ne fait pas mention des « taches ». Cette omission était l'argument essentiel des véhémentes dénégations de Pierre d'Arcis, évêque de Troyes, dans le mémorandum qu'il adressait en 1389 au pape d'Avignon Clément VII (Appendice B de Wilson, pp. 309-314). Il protestait que notre Suaire, que l'on commençait alors à vé-

Fig. 9 : détail d'une admirable miniature longtemps attribuée à Giulio Clovio par une erreur que suivent encore de Gail et Wilson. En réalité, c'est une œuvre de Giovanni Battista della Rovere (cf. *Sindon No* 27, 1978). « Le suaire qui était sur sa tête » voile la Gloire de Jésus.



ment un curieux dessin en forme de treillage.» (fig. 10) Or *l'Histoire de l'Image d'Edesse*, écrite au Xe siècle par un courtisan de l'empereur Constantin Porphyrogénète, après le transfert de l'Image à Constantinople, et dont Wilson est le premier à publier une traduction intégrale, décrit le tissu « comme étendu sur une tablette de bois et recouvert d'or » (Wilson, Appendice C, pp. 315-329). Wilson rapproche cette description des Actes de Thaddée qui remontent, eux, au VI^e siècle, à l'époque de « l'invention » du Mandylion à Edesse; ils racontent l'origine de l'Image : « Et (Jésus)... demanda à se laver, et on lui donna un *tétradiplon*, et quand il se fut lavé, il s'esuya le visage avec. Et son image ayant été imprimée sur le linge... » (p. 160)

Ce mot *tétradiplon* est un *hapax légoménon*. On n'en trouve pas trace ailleurs dans toute la littérature. Il « signifie sans doute plié, puis replié, et plié encore une fois - autrement dit, plié trois fois, ce qui a pour effet une « doublure en quatre » qui produit 4 x 2 plis. Le mot ne semble pas être la traduction en grec d'un terme de source syrienne, et il apparaît plutôt comme le reflet de la nature du mandylion tel que l'auteur l'a vu » (p. 340, note 16; cf. fig. 12). Ainsi s'éclaire l'expression qui décrit quelques siècles plus tard le Mandylion comme « étendu sur une tablette de bois ». Les copies que nous possédons comportent en effet très souvent « une frange illustrée que les copistes apparemment dans le doute, placent tantôt en haut, tantôt en bas (fig. 11), tantôt sur les côtés. Dans trois d'entre elles, on remarque de petits cercles à l'extrémité de chaque fil de la frange. Or ces franges sont représentées de façon si précise qu'il n'y a guère de doute : ces petits cercles sont les têtes des clous enfoncés dans la tablette qui supportait le tissu, et autour desquels chaque fil de la frange avait été soigneusement noué pour assurer une tension égale » (p. 162).

L'Histoire de l'Image d'Edesse ajoute : « et recouvert d'or ». Précisément « l'un des détails curieux que l'on remarque sur

(les copies) d'Alexandrie, de Spas Neredita, de Gradac et de Laon (fig. 10), est une sorte de treillage qui semble décorer le tissu lui-même ». Grabar croyait que les artistes représentaient ainsi l'armure du tissu. Mais ce treillage qui justement est doré dans le cas de Laon ne serait-il pas plutôt « cette décoration en or que les artistes ont fidèlement reproduite sur leurs toiles, et qui était vraisemblablement posée sur la surface du tissu avant sa période byzantine. Quant au « halo » circulaire qu'on retrouve dans toutes les copies, il peut avoir eu pour cause l'absence de ce treillage autour de l'image du visage » (ibid.; cf. fig. 12).

S'il en est ainsi, on comprend que les chrétiens qui ont succédé aux artisans de ce « montage » sans en avoir le secret « ont pu voir le Suaire sans se douter qu'ils étaient devant le linceul du Christ. Sur le tissu, le visage leur apparaissait trouble, confus, comme celui du Mandylion si l'on en croit l'effet produit en 944 sur les deux fils de l'empereur. Et isolé des épaules par le fait que le tissu était plié, ce visage leur a semblé dépourvu de corps » (ibid.; cf. fig. 12).

« Mais, poursuit Wilson, détail encore plus important, puisqu'ils ignoraient la présence de l'image du « cadavre » dissimulée dans les plis du tissu, ils ont vu le visage d'un homme *vivant*, comme le rapportent les premiers documents. Aujourd'hui, nous savons, grâce aux négatifs photographiques dont ne disposaient pas les Byzantins, que la mort a clos ces yeux, et nous connaissons de plus l'image de ce corps allongé, mort. Mais quelle serait notre réaction si nous ne pouvions voir que le visage du Suaire ? Les cernes blancs à l'endroit des yeux ne nous donneraient-ils pas l'impression d'yeux ouverts, qui voient et qui regardent, qui sont vivants ? Nombreux sont les copistes des XVI^e et XVII^e siècles qui les ont reproduits de cette manière alors qu'ils savaient qu'il s'agissait de l'image d'un cadavre. Voilà qui explique pourquoi les Byzantins ont cru que celle du Mandylion avait été faite du vivant de Jésus ».

Fig. 10. *La Sainte Face de Laon, conservée au trésor de la cathédrale.*



Fig. 11. *Le visage « acheiropoïétique » empreint sur le Saint Suaire.*



Au lendemain du Congrès de Turin, le professeur Tamburelli, directeur de recherche au Centro Studie e Laboratori Telecomunicazioni, a fait la preuve, avec l'ingénieur Garibotto et d'autres spécialistes, de la présence, sur la paupière droite, de la pièce de monnaie annoncée, en confrontant sur un écran vidéo de 250 lignes un agrandissement tridimensionnel de l'empreinte avec les caractéristiques d'une empreinte de même sorte obtenue sur la paupière de visages humains (Stampa Sera, 15 oct. 79).

Or, sur un agrandissement de même nature, le R. P. Francis Filas a déchiffré avec un spécialiste de numismatique, Michael Marx, une houlette bordée en sa partie incurvée de quatre lettres grecques : YCAI (fig. 2).

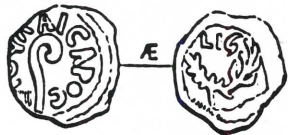
Dans les provinces soumises à l'Empire romain, chaque gouverneur battait monnaie. Or la houlette d'astrologue, *lituus*, constituait le motif caractéristique de pièces frappées par Ponce Pilate. Comme l'écrit Frederic W. Madden, ce type de pièces de monnaie « a été évidemment adopté par Ponce Pilate après la mort de Julia, en 29 ap. J.-C., et a pu être suggéré par la puissante passion que Tibère est réputé avoir eue pour les augures et les astrologues » (Jewish Coinage and Money in the Old and New Testament, KTA V, New-York, p. 149).

Quant aux lettres YCAI, elles constituent la partie visible sur le Suaire de la légende grecque : TIBEPIOY KAICAPOC, « de Tibère César ».

Le R. P. Filas a bien voulu apporter à notre correspondant particulier et ami, Mr. Raymond Low, de Stamford, les précisions suivantes, répondant à des questions très précises : « Les quatre lettres YCAI à la partie incurvée du lituus ne figurent que sur des pièces de Ponce Pilate frappées en 29 ap. J.-C. au plus tôt, au plus tard en 36, date à laquelle il quitta ses fonctions; mais en fait, selon les numismates, entre 30 et 32 ap. J.-C. »

Très précisément, trois types de pièces correspondent à la découpe, au type et à la légende de celle qui ferma la paupière de l'Homme du Suaire. Sur l'avvers, toutes trois portent la houlette au centre, et la légende TIBEPIOY KAICAPOC sur le pourtour.

Sur le premier type reproduit par Fairholt dans l'ouvrage de Madden cité plus haut, la frappe du motif est mal centrée de telle sorte qu'on ne lit bien que AICAPOC. Le reste se devine seulement. Au revers, on lit très facilement, à l'intérieur d'une couronne de lauriers, l'inscription L I S qui signifie : l'an 16 du règne de Tibère, l'an 29 de notre ère.

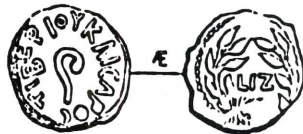


LE SAINT SUAIRE EST UN FLASH DE LA RÉSURRECTION

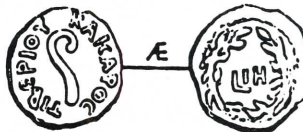
Cette estampille scelle d'une manière éclatante, du sceau même de Ponce Pilate, l'authenticité du Suaire et l'identité de l'Homme dont il a enveloppé le Corps précieux. Mais elle pose avec une acuité nouvelle la question de la « photogénèse » de l'image.

En 1978, la présence de cette piécette faisant écran entre le Corps et le Linge me paraissait appuyer la pensée des Américains « qui tiennent la genèse de l'image pour indépendante de l'état organique des diverses parties du corps ». Depuis, une hypothèse du professeur Tamburelli tente de sauver la vaporographie : « La pièce de monnaie a sans doute écrasé une couche de sang pas tout à fait coagulée, donnant lieu au halo que l'on remarque sur la photo. La piécette a probablement été retirée après le raidissement du cadavre, et ainsi, le susdit halo a pu s'imprimer sur le tissu. » L'idée est ingénieuse, mais le traitement numérique de l'image fait apparaître sur la paupière un renflement volumétrique et non pas un halo.

Sur le second, la légende est entièrement lisible. Au revers, l'inscription L I Z indique l'an 17 de Tibère, 30 de notre ère.



Sur le troisième : L I H indique l'an 18 de Tibère, 31 de notre ère.



Le P. Filas demeure très prudent et formule sa théorie au conditionnel : « Si mon hypothèse se confirme, elle permettrait de dater le Suaire entre 29 et 36, dates du gouvernement de Pilate en Judée, d'une manière qui n'est égalée par aucune autre méthode scientifique. » (Chicago Sun Times, 12 nov. 79) Il devient en effet impossible de soutenir que le Suaire est un faux du XIV^e siècle, ni même du IV^e ou du III^e siècle, puisque, comme le fait remarquer le professeur Tamburelli, « l'usage de ces pièces déjà peu commun dans les premières années de l'ère chrétienne a cessé tout à fait au III^e siècle » (Oss. rom., 11 juil. 79).

Une objection inquiète le P. Filas : il semble bien qu'on lise un C à la place du K, kappa grec de KAICAPOC. Cela ne fait aucune difficulté à Michael Marx : « Les fautes d'orthographe sur les pièces n'étaient pas chose inouïe à l'époque, étant donné que chaque pièce était frappée individuellement. » C'est possible, mais l'objection demeure plus impressionnante que l'argument qui lui est opposé. Il y a, me semble-t-il, une autre réponse, ingénieuse : si l'on considère attentivement le troisième type de pièce reproduit ci-dessus, on verra que le K (kappa) ressemble à s'y méprendre au C (sigma) qui suit, si on l'ampute de la barre verticale. Celle-ci, tout en figurant sur la pièce, peut avoir été mal reportée sur le linge.

Mais la meilleure et définitive explication de cette « faute » serait beaucoup plus simple : toutes sortes de confusions sont attestées, graphiques ou grammaticales, dans les inscriptions grecques tardives. Ici, une semblable confusion a pu se produire entre les deux graphies de la gutturale sourde dans les deux alphabets : la lettre latine C, dans son acception dure, conforme à la prononciation antique, a été substituée au K, kappa grec. Nous sommes en correspondance avec des épigraphistes français sur ce point, afin d'obtenir des références incontestables. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des résultats de cette recherche.

La piécette est donc bien là : elle a « insolé » le Linge, sous l'effet du même « rayonnement » que le reste du Corps. Un tel rayonnement, comme toute dépense d'énergie, suppose un brusque changement dans l'état physique de sa source. Un seul événement historique répond aux données de ce problème de physique : le passage à l'état glorieux de ce Corps, étendu froid et sanglant dans un tombeau humide, la « résurrection » de Jésus de Nazareth, attestée par ses disciples, témoins de l'événement, il y a deux mille ans.

C'est pourquoi le Saint-Père a tenu à se faire l'écho, non seulement d'une dévotion traditionnelle mais des conclusions scientifiques les plus récentes en déclarant publiquement, à l'occasion de son voyage à Turin, au cours de son homélie sur le parvis du Dôme, que cette « Relique insolite et mystérieuse » constituait un « témoignage très singulier — si nous en croyons les arguments de tant de savants — de la Pâque : de la Passion, de la Mort et de la Résurrection. » (Oss. rom., 15 avril 1980).

POLEMIQUE AUTOUR DU SAINT SUAIRE MAC CRONE CONFONDU

Depuis la brillante expertise de la carte du Vinland qui lui a valu une réputation mondiale, Mac Crone n'a plus qu'une pensée : prouver de la même manière, par la micro-analyse, que le Saint Suaire est un faux. S'il y parvient, c'est la prospérité assurée pour son laboratoire privé de Chicago, et pour lui la gloire, qui l'établit au-dessus de tous les savants du monde que l'étonnante Relique « fascine », selon l'aveu de Jackson, et « abuse », selon son opinion depuis cent ans, et surtout la quarantaine de membres du Shroud of Turin Research Project (STURP), ses compatriotes.

PREMIERE « REVELATION » : LE Fe₂O₃

Mac Crone n'a pas été admis aux observations directes et non destructrices autorisées à Turin à la suite du Congrès International de Sindonologie de 1978 (cf. notre numéro spécial, CRC 144). Pourtant, Ray Rogers, le chimiste de Los Alamos, consentit à prêter à Mac Crone trente-deux échantillons prélevés par lui, par pression contrôlée d'un ruban adhésif sur la surface du Linceul, en des points choisis. Mais c'est seulement en septembre 1980 que le Catholic Herald, hebdomadaire britannique, publiait que Mac Crone avait trouvé un « pigment » d'oxyde de fer qui prouvait que le Saint Suaire était « un faux du Moyen Age ». Ce fut une stupéfaction dans le monde. Du coup, le Figaro-Magazine s'intéressait à la chose et publiait la nouvelle.

J'avais moi-même, le mois précédent, annoncé la présence de ce Fe₂O₃, sur information de Ray Rogers lui-même (cf. CRC 156 suppl.). Je protestai donc aussitôt que cette présence d'oxyde de fer était susceptible de plusieurs interprétations et qu'avant de parler de « peinture », Mac Crone devait prouver aussi la présence d'un liant et dire lequel : huile sèche, pâte d'amidon, œuf ou tout autre (cf. CRC 158, oct. 1980; article qui parut le même mois, dans notre édition anglaise, CCR 127).

LE LIANT INTROUVABLE

Deux mois plus tard, Mac Crone répondait, en deux minces articles, dans la revue britannique The Microscope, sous le titre : *Light microscopic study of the Turin « Shroud »* (Vol. 28, N° 3 & 4, déc. 80).

Après avoir raconté comment il avait constaté la présence de Fe₂O₃, il écrivait : « Bien que le liant ne soit pas apparent, il devenait évident qu'il devait être là, mais son indice de réflexion et la densité des particules de pigment le rendaient difficile à voir. » On ne le voit pas. Mais il est là, sûrement ! Il nous éblouit en réfléchissant la lumière, ou bien l'abondance d'oxyde de fer le cache, et c'est pourquoi on ne le voit pas.

Peut-être alors, se laissera-t-il observer là où la concentration de Fe₂O₃ est moindre ? Hélas ! pas davantage : « Plusieurs douzaines de ces agrégats de pigment furent alors examinés en utilisant des techniques de rehaussement des contrastes, et spécialement le contraste de modulation Hoffman. Quelques agrégats de pigment moins concentrés ne présentèrent pas alors les limites optiques caractéristiques d'un tel liant. » Cet aveu rejoint les observations d'Allan Adler, du Collège d'Etat du Western Connecticut. Alerté par les « attaques » de Mac Crone, raconte Samuel Pellicori, physicien du Centre de Recherche de Santa Barbara, Adler fit aussitôt « des expériences micro-chimiques exhaustives et hautement sophistiquées » qui ne permirent de détecter « aucun pigment ou liant de pigment d'aucune sorte jusqu'à un niveau de moins d'un millionième de gramme. Les traces d'oxyde de fer qui furent trouvées d'autre part, étaient si minimes qu'elles étaient invisibles à l'œil nu ». Mais, observe Pellicori, « l'image du corps sur le Suaire est visible à l'œil nu. Il est donc clair qu'un pigment pictural n'en est pas la raison » (The Shroud of Turin through the microscope, Archeology, janvier-février 1981).

Nul besoin d'être chimiste pour comprendre ce raisonnement de bon sens, qui vaut d'ailleurs pour toutes les poussières séculaires découvertes par Mac Crone : orpiment, outremer, azurite, charbon de bois, rose de madder, où il voit la preuve du séjour du Suaire dans l'atelier du faussaire ! Allan Adler, en cherchant le sang, et en le trouvant ! (cf. Blood on the Shroud of Turin, Applied Optics, 15 août 1980), avait déjà repéré mêlées à des centaines de fibrilles de lin, grossies mille fois ! une fibre de soie cramoisie, une fibre de laine azurée. A de pareils grossissements, on trouvera de tout, jusqu'aux traces microscopiques des doigts des clarisses de Chambéry qui réparèrent les dégâts de l'incendie de 1532, les gouttes de sueur et les larmes de dévotion versées par saint François de Sales... Tout cela, observe placidement Pellicori, « n'a à peu près plus rien à voir avec la question ».

Pourtant, un résultat inattendu vint à point nommé au secours d'une cause désespérée : « Le noir amide, raconte Mac Crone, réactif qui teinte les milieux protéiniques, comme la détrempe, d'une couleur bleue permanente, fut utilisé et produisit des résultats précis avec des agrégats de Fe₂O₃. » Et de conclure, triomphant : « L'image entière est donc l'œuvre d'un artiste habile et bien informé. »

UNE MANŒUVRE DE DESINFORMATION

Pourquoi une telle précipitation à conclure sur un indice aussi mince, en enfreignant de surcroît toutes les consignes de concertation convenues entre les savants des diverses disciplines impliquées ? Je ne crains pas de le dire : *Parce que l'affirmation est si absurde qu'elle ne résisterait pas à la moindre confrontation.*

Le noir amide est un colorant histologique qui permet aux conservateurs d'art d'affirmer, sachant que l'on est en présence d'un tableau, s'il a été peint à la détrempe ou non. Mais l'image du Saint Suaire n'est pas une peinture, c'est prouvé, démontré. Comme l'écrit encore une fois Pellicori, après tant d'autres : « Suggérer qu'un artiste médiéval aurait eu la prévoyance de concevoir une interprétation ayant les qualités d'un négatif photographique codé avec l'information tridimensionnelle est absurde. » (ibid.)

Tout autre que Mac Crone chercherait donc à comprendre pourquoi l'image du Saint Suaire réagit au noir amide comme une détrempe, bien qu'elle ne soit évidemment pas une peinture à la détrempe.

Pour imposer son idée de peinture, et sa prétendue preuve par le noir amide, il fallait que Mac Crone devance la publication des résultats de l'équipe italienne que conduit Baima Bollone, le nouveau directeur du Centre international de sindonologie, ainsi que ceux des Américains dont les comptes rendus, d'une haute technicité, devaient paraître incessamment. Il est donc venu faire connaître sa découverte en Angleterre, loin du contrôle de ses collègues, sous forme de « communication privée » à la très officielle British Society for the Turin Shroud. Le reporter du Catholic Herald était là.

Le résultat dépassa toutes leurs espérances. Le pasteur anglican David Sox, secrétaire de la dite Société, démissionne à grand fracas, publie un livre où il affirme hautement que le Saint Suaire est un faux, et demande pardon au public de l'avoir induit en erreur (The Image on the Shroud, Unwin Paperbacks, 1981). Ce livre est sans valeur, je le démontrerai sans peine dans une prochaine étude, mais il est dangereux. Il répand le doute, le trouble, la confusion. C'en est au point que Wilson lui-même hésite et affiche un profond désarroi.

LA SEULE QUESTION

Un passage du livre de Sox suffit pourtant, à lui seul, sans même que l'auteur s'en aperçoive, à détruire la fragile construction de Mac Crone. Le Comité de révision que préside Jumper, au sein de l'équipe du STURP, pour contrôler et coordonner les travaux de chacun, objecta que le test au noir amide ne paraissait pas suffisamment fiable. Ce comité est présenté par Sox comme une sorte de tribunal d'inquisition, suspectant toute recherche indépendante. Alors, pour en avoir le cœur net, j'ai consulté le Laboratoire de Recherche des Musées de France. Madame Delbourgo m'a aussitôt répondu, en date du 5 mai 1981 :

« En ce qui concerne l'identification des protéines au noir amide, il s'agit d'un test excessivement sensible donnant un résultat positif sur toute fonction protéinique. De ce fait, il y a lieu d'être très circonspect dans le cas que vous indiquez, car la méthode de prélèvement ne met pas à l'abri d'un résultat positif non significatif provoqué par une contamination, une poussière contenant une quelconque fraction infinitésimale de protéine déposée sur le tissu, par contact ou par l'air ambiant, que le ruban adhésif aurait pu ainsi ramasser. Dans le cas des liants de peinture, cette contamination n'est pas possible puisque le test n'est pas effectué directement sur le tableau, mais sur la section fraîche et non polluée d'un microprélèvement. Je pense par conséquent que, compte tenu de l'importance de la question, il faut considérer que la méthode de la coloration spécifique au noir amide ne peut répondre au problème posé et qu'aucune conclusion ne saurait être tirée. »

C'est clair, et d'autant plus décisif que ce jugement émane d'un laboratoire resté à l'écart de toutes les recherches et controverses sur le Saint Suaire. C'est Jumper qui a raison de récuser le test, et j'ajoute : Mac Crone, qui est expert professionnel en la matière, le sait très bien.

Aucune précaution n'étant superflue, Heller soumit les échantillons au test de Biuret-Lowry, test d'une tout autre rigueur pour l'identification des protéines : Certaines fibrilles portant image de sang réagirent positivement, mais les zones d'image du corps négativement. Ce résultat est sensationnel. Il pose la vraie, l'ultime question : Quelle est la nature de l'Image, et quel fut son mode de transfert et de fixation sur le Linge ? C'est ce que nous étudierons bientôt à la lumière de l'ensemble des résultats publiés tant par l'équipe du STURP que par les experts du Centre international de sindonologie de Turin. Mais de peinture et de faussaire, il y en a moins que jamais, il n'y en a jamais eu que dans l'imagination prévenue de Mac Crone.

Frère Bruno Bonnet-Eymard,

Membre du Congrès International de Sindonologie de 1978.

THÉOLOGIE DE LA GLOIRE DIVINE

Pour comprendre la raison de la substitution de ce terme par saint Jean au mot *sindôn* consacré par les Synoptiques, nous devons entrer dans la théologie même de l'Évangéliste, la théologie de la Gloire divine.

Cette gloire de Dieu a rayonné sur le Christ, sur le visage du Christ, non à la Transfiguration dont saint Jean a pourtant été témoin, si nous en croyons les autres Évangélistes, et qu'il ne raconte pas¹, mais au moment même de sa suprême humiliation, de son suprême abaissement, qui est son « Heure » et le grand « Signe »² qu'Il donne au monde. La Gloire du Christ, « nous avons vu sa Gloire »³, c'est la Gloire du Christ dans la Passion.

Et tout d'abord, c'est sur la Croix, plantée sur le mont Calvaire comme un nouveau Sinaï, que le Christ a fait paraître la Gloire divine, que la Gloire divine a ruisselé sur son visage. C'est une chose très paradoxale mais très connue : alors que la Passion nous paraît un état de déchéance et d'humiliation, la Passion est pour saint Jean qui était témoin, comme à la Transfiguration, l'Heure de Gloire, l'Épiphanie, le ruissellement de la Gloire de Dieu sur le visage du Christ.

En second lieu, il est aussi bien connu des exégètes, et tout simplement de ceux qui ont lu le premier chapitre de saint Jean, que Jésus paraît à l'Apôtre - disciple - que - Jésus - aimait, le nouveau Moïse, le nouveau Prophète, le Prophète attendu⁴. C'est pourquoi le Prologue est bâti en chiasme sur cette comparaison insistante, ce parallèle entre le Verbe qui s'est fait chair, « et nous avons vu sa Gloire », et Moïse par qui nous est venue la Loi :

« Car, si la Loi a été donnée par Moïse,
La Grâce et la Vérité nous sont venues par Jésus-Christ. ⁵ »

Moïse et Jésus sont donc mis en parallèle dès le Prologue. De plus, les exégètes ont montré comment, dans les textes les plus primitifs de saint Jean, la première reconnaissance du Messie par les Apôtres a été la suivante : C'est lui, LE Prophète annoncé par Moïse dans le Deutéronome comme celui qui viendrait après lui, qui serait plus grand que lui, le nouveau Législateur⁶.

Eh bien ! nous avons là, rassemblés, les deux éléments qui vont nous permettre de comprendre maintenant le choix du mot *soudarâ* par saint Jean. Jésus est le nouveau Moïse, Jésus est monté sur son Sinaï, pour sa Transfiguration le Vendredi Saint, au moment de sa Crucifixion. C'est là qu'il a été couvert par la Gloire de Dieu.

Redescendant du Calvaire, le Christ cache sa Gloire pour être compris, pour être vu des hommes dans son état d'humanité. C'est le moment de son abaissement. Comme Moïse se voile le visage, on revêt le Christ de son suaire, et il est précisé dans l'Évangile de Jean que le Suaire lui passe sur la tête, lui couvre la tête et non pas seulement le corps : la tête est donc voilée.

Au moment de la Résurrection, sa lumière, la lumière de son visage se manifeste - est-ce la brûlure que l'on reconnaît sur le Saint Suaire de Turin ? - et le Suaire, qui est un négatif de la lumière

1. Sinon, peut-être, par le truchement de Lc 9, 28-36 dont le récit, très divergent de Mc 9, 2-10 et même de Mtt 17, 1-9, est d'une inspiration nettement johannique (v. 32 : « ils virent sa gloire » ; et de même v. 35).

2. Jn 2, 4 ; 7, 30 ; 8, 20 ; 12, 23 & 27 ; 13, 1 ; 17, 1 ; cf. A. Feuillet, *L'Heure de Jésus et le signe de Cana*, dans *Études johanniques*, DDB 1962, p. 11-33.

3. Jn 1, 14.

4. Cf. Boismard, *op. cit.*, p. 48-49.

5. Jn 1, 17.

6. Jn 1, 45.

Cela indique, par conséquent, que des constituants de sang autres que les hémoprotéines sont présents dans les zones de sang. De semblables tests d'albumine furent trouvés positifs dans les zones adjacentes au sang, par exemple la zone du coup de lance. Ailleurs, on note expressément du "sérum", apparemment dû à la rétraction du caillot, comme on pouvait s'y attendre si les blessures représentent vraiment des images de sang coagulé comme l'a proposé Barbet. »

DE LA BILE DANS LE SANG

Il faudrait citer chacune de ces expériences qu'appelait jadis de ses vœux Barbet, et qui aujourd'hui se trouvent réalisées par Adler. Par exemple celles qui ont abouti à démontrer la présence de pigments de bile dans les zones d'image de sang : *« En outre, nous avons testé les dérivés de l'hème, à savoir les pigments de bile comme la bilirubine, avec le réactif d'Erlich selon la méthode de Jendrassik. »*

Tout cela confirme surabondamment *« les zones d'image de sang comme sang »*, dans une remarquable convergence avec les conclusions de Baïma Bollone, d'autant plus remarquable que les deux recherches ont été menées sans aucune concertation, avec des types d'échantillonnage et selon des procédés d'analyse très différents. Baïma Bollone semble seulement avoir pris une longueur d'avance, puisque les Américains réservent encore leur jugement sur la nature humaine de ce sang : *« La question de savoir si c'est ou non du sang humain est laissée aux expériences immunologiques futures. »*

En tout cas, c'est du sang et du sang complet. *« L'indication de pigments de bile et de protéines de type du sérum, c'est-à-dire d'albumine, autorise à opiner que c'est en fait du sang complet qui est sur le linge et non pas seulement de la protéine d'hémoglobine. En outre, la constatation que des protéines qui ne sont pas d'hémoglobine peuvent être détectées dans les zones limitrophes de celles d'images de sang soutiennent l'affirmation de Barbet selon laquelle ces images de sang représentent généralement du sang coagulé et non des flots de sang libre. »* Cette remarque me paraît mettre un terme définitif à la controverse qu'a provoquée la communication de Roadney Hoare au Congrès de Bologne. Elle soulève par contre une question qui demeure sans doute la plus controversée au sein de l'équipe du STURP : celle de l'interprétation de l'"image de corps". Adler ajoute en effet : *« Ces conclusions sont encore soutenues par les études de photographie UV qui montrent des effets de halo "séreux" près des marques de fouet et aux abords des caillots de sang. Il est difficile de concevoir qu'une représentation aussi exacte chimiquement et anatomiquement ait pu être reproduite par un autre moyen que le contact direct du linge avec un corps humain blessé. Les détails des marques de fouet tels qu'ils sont révélés dans la photographie de fluorescence soutiennent aussi cette suggestion du contact intime. »*

Si les vestiges du sang postulent ce contact intime de l'étoffe et du corps, peut-on dire que ce contact fut la cause nécessaire et suffisante de l'ensemble des empreintes, y compris l'"image de corps" ?

« AN ONGOING MYSTERY »

Au fond, la grande objection qui fait rejeter *a priori* par certains l'hypothèse de la roussissure, c'est l'impossibilité où nous sommes « *d'imaginer qu'un cadavre émette assez de lumière et de chaleur pour roussir un linceul funéraire* »¹. C'est pourquoi « *le sommaire des recherches du team classa l'hypothèse de la roussissure dans la catégorie des explications par une image artificielle. Autrement dit, aux yeux de certains, s'efforcer de considérer l'image du Suaire en termes strictement naturels constituait une question capitale.* »

Mais comme, « *en définitive, il n'apparut pas que l'image du Suaire fut artificielle ni naturelle* »², le STURP, du moins « *en tant que team* », se trouvait dans une impasse. En effet, cette image n'est pas artificielle, nous l'avons vu : un vrai mort, vraie victime d'une vraie crucifixion, a vraiment été enseveli dans ce linceul et y a laissé son empreinte négative tachée de son vrai sang.

Mais elle n'est pas "naturelle" non plus, du moins au sens "strict". Comme me le disait le Pr Gonella, le soir de la clôture du Congrès de Bologne : « *Cette image est techniquement inconcevable. Scientifiquement, elle ne doit pas, elle ne peut pas exister... Et pourtant le Suaire existe!* » C'était résumer d'un mot toute l'immense question posée par tant de laborieuses recherches. C'est bien le sens des résultats officiels publiés par le STURP à l'occasion du symposium de New London :

« *Le problème fondamental, d'un point de vue scientifique, est que certaines explications, qui pourraient être retenues d'un point de vue chimique, sont exclues par la physique. Réciproquement, certaines explications physiques qui peuvent être séduisantes sont complètement exclues par la chimie.* »³

En conséquence : « *Le consensus scientifique est que l'image fut produite par quelque chose qui s'est traduit par une oxydation, une déshydratation et la conjugaison de la structure polysaccharide des microfibrilles du lin lui-même. De telles transformations peuvent être reproduites en laboratoire par certains procédés chimiques et physiques. Un type de changement identique peut être obtenu dans le lin par de l'acide sulfurique ou de la chaleur. Cependant, aucune méthode chimique ou physique connue ne peut rendre compte de la totalité de l'image, aucune combinaison de circonstances physiques, chimiques, biologiques ou médicales ne peut non plus expliquer adéquatement l'image [...]. Ainsi, la réponse à la question de savoir comment fut produite l'image et pourquoi, demeure, à l'heure actuelle comme dans le passé, un mystère.* »

Est-ce là le dernier mot de la recherche « scientifique » ? Pour les signataires de ce manifeste, oui : « *L'image est un mystère persistant et en attendant que d'autres études chimiques soient réalisées, peut-être par ce même groupe de savants, peut-être par d'autres à venir, le problème demeure irrésolu.* »

Et pourtant, un membre de l'équipe songe : « *Heureusement [...], la science physique n'est pas la seule source d'information. Il y a l'histoire et l'archéologie.* »⁴ Et il décide de poursuivre la recherche en confrontant les riches résultats des « sciences exactes », que je viens d'exposer, avec ces « sciences conjecturales » que sont l'histoire, l'archéologie, l'exégèse biblique.

1. *Verdict on the Shroud*, p. 92.

2. *Ibid.*, p. 81.

3. *Preliminary results* [...].

4. *Verdict on the Shroud*, p. 112.

toute la surface, ces minéraux n'étaient donc nullement responsables de l'image. Sauf peut-être le fer, d'un taux nettement plus élevé dans les zones tachées de sang. Première présomption que le sang était vraiment du sang, car la porphyrine hème contient un atome de fer.

Sur le moment, personne ne fut capable d'expliquer cette présence de calcium, de strontium et de fer. C'est seulement en 1981 qu'Adler découvrit, dans une encyclopédie sur *La Cellulose et ses dérivés*, que pendant le rouissage, les fibres de lin agissent comme un échangeur d'ions et sélectionnent, pour les fixer, le calcium, le strontium et le fer présents dans les eaux naturelles.

Nouvelle stupéfaction des Américains lorsque Max Frei, le criminologue suisse, « sortit un ruban de scotch identique à celui qu'on achète à Woolworth » et « commença à poser des morceaux de ruban et à les arracher » au hasard, n'importe où, sans aucune grille de référence, et laissant sûrement un résidu sur le Linge. Barrie Schwartz se mit à « prendre des photographies aussi vite qu'il pouvait manœuvrer l'obturateur », afin que Rogers ne refasse pas ensuite ses propres échantillonnages aux mêmes endroits. « Je n'en revenais pas, raconte-t-il. Frei se tourna et demanda : "Est-ce un bras ?" Parlez-moi d'un amateur ! »

Frei avait dit qu'il prendrait seulement quelques échantillons sur les bords du Suaire. Aussi, lorsqu'il se pencha sur la Face avec son ruban de scotch, « John Jackson, ordinairement doux et excessivement tolérant, explosa : "Non !" et, se tournant vers Gonella : "Je proteste contre cette façon de faire !" »

Luigi Gonella, professeur de physique au Polytechnico de Turin, avait été spécialement chargé par l'archevêque de recueillir et approuver les tests projetés, de veiller à la sécurité du Suaire pendant leur exécution et signer chaque jour les pages des carnets de laboratoire relatant les découvertes de chacun. Il répliqua : « Je ne peux rien faire, à moins que ce ne soit une plainte officielle. » « C'en est une », répondit Jackson.

Et Gonella enjoignit à Frei de ne plus toucher l'image.

Je ne signale ces incidents pénibles qu'en raison de leurs conséquences importantes, que nous dirons plus tard. D'ores et déjà, constatons la supériorité écrasante des Américains dans cette grande première des annales scientifiques qui a consisté à apporter un laboratoire auprès du précieux et vénérable objet de la recherche, plutôt que de détruire l'objet pour en transporter des fragments dans les laboratoires. Ce faisant, l'on ouvrait évidemment une ère nouvelle dans la recherche poursuivie depuis quatre-vingts ans sur le Saint Suaire, mettant en œuvre les méthodes modernes de mesure dans le cadre d'un programme systématique : « À l'origine existait un plan pour envoyer des données par satellite afin qu'elles soient traitées mathématiquement dans nos laboratoires pour déterminer s'il fallait faire davantage de mesures. Cependant, cela ne fonctionna pas et tout fut stocké. » Sur photographies, — cinq ou sept mille photographies, Heller ne sait pas au juste ! —, radiographies, enregistrements sonores, bandes numériques, ruban adhésif. Que le défunt Père de Gail, qui n'eut que sarcasmes et dénigrement pour cette entreprise et pour mon empressement à en suivre et faire connaître l'exact développement, me pardonne mon enthousiasme. Ainsi que le Pr Zeuli, président du Centro, qui me le reprocha amicalement à Bologne. Mais comment mépriser un tel effort et méconnaître la « révolution silencieuse » qu'il accomplit sous nos yeux ?

Giovanni Riggi était le troisième homme de l'équipe italienne, spécialement recruté par Baïma pour la circonstance. Mais il subira, lui, l'irrésistible attraction du groupe U.S., au point d'y être agrégé maintenant. Il avait conçu une méthode de prélèvement des poussières qui faisait l'économie de l'adhésif : il avait tout simplement apporté... un petit aspirateur qu'il actionna à l'intérieur du reliquaire d'argent où est conservé le

Saint Suaire, et à la surface du tissu, recto puis verso, en certaines zones dont il releva soigneusement les coordonnées et recueillit les poussières dans des "filtres" dûment étiquetés. Il a raconté, un peu longuement, son aventure dans un petit livre décevant³¹, mais dont quelques conclusions sont importantes. Nous y reviendrons.

Le travail de Riggi acheva de remplir les huit heures allouées au groupe de Baïma. L'équipe américaine passa à l'action d'une manière méthodique pour « cent vingt heures de haute tension »³².

« La plupart du temps, pendant qu'un groupe travaillait à chaque extrémité du linge, un troisième mettait en œuvre une procédure au milieu. » Le tout accompagné d'une sorte de reportage photographique permanent : « Tout était photographié. Chaque personne était photographiée. Chaque action de chaque personne était photo-enregistrée de façon à ce que l'on dispose d'une documentation complète sur chaque action individuelle, localisation d'une mesure, instrumentation. »

« La collaboration mutuelle était étroite : ceux qui avaient achevé leur temps de travail restaient pour aider ceux qui étaient à l'ouvrage. Les chimistes aidaient les physiciens qui, à leur tour, aidaient les photographes. » Les "deux chefs d'entretien", « Dee German et Rudy Dichtl travaillaient comme des forçats. Un radiomètre sautait ; une prise explosait ; un court-circuit survenait. » Une nuit, German eut besoin d'huile pour un problème mécanique. « En dépit des milliers d'outils et de pièces que chacun avait apportés, personne n'avait songé à prendre un peu d'huile. Après tout, on ne lubrifie pas des électrons. » Pas un magasin ouvert à pareille heure ! « Aussi envoya-t-il chercher du beurre à l'hôtel. "Ernie, disait-il en beurrant la tige du trépied de Brooks, ça va puer sous peu, mais ça fera l'affaire jusqu'à ce que nous ayons fini." »

DE LA BOUE...

Un jour, ce fut la rencontre soudaine. Roger et Marty Gilbert venaient de « monter en ligne pour une durée de vingt-quatre heures » pour des mesures de réflectance, avec l'ingénieux appareil de spectroscopie conçu et construit par eux pour la circonstance : une lampe au xénon et une lampe au mercure fournissaient les différentes longueurs d'onde du spectre, de l'ultraviolet à l'infrarouge, et tout ce qui était réfléchi était mesuré. « Après avoir mesuré le fond (les zones sans image), ils devaient partir du pied et travailler en remontant tout le corps, pour obtenir des spectres, dans l'espoir qu'ils révéleraient la nature des images. Une fois obtenues les premières séries de spectres sur le talon, ils commencèrent à remonter lentement la jambe. Les spectres étaient totalement différents. » Eric Jumper suivait cela attentivement et songeait : « Si nous continuons à obtenir des spectres différents d'un endroit à l'autre, nous en saurons encore moins après qu'avant. Comment au talon les mêmes images peuvent-elles donner des spectres différents à moins d'être faites de matériaux dissemblables ? » Comme, passé le talon, les spectres redevenaient identiques, il appela Samuel Pellicori, « qui installa le microscope et le fit coulisser le long du système de support jusqu'à ce qu'il se trouve juste au-dessus du talon. Il l'observa attentivement sous le plus fort grossissement et, après un long examen, se tourna vers Eric : "C'est de la boue." "Quoi ? explosa Eric. Laisse-moi regarder !" En profondeur et entre les fibres, on pouvait voir des particules de boue. Les réflexions fusèrent dans l'esprit de Jumper.

« Qu'est-ce qui pouvait être plus logique que de trouver de la boue au pied d'un homme qui a marché sans chaussures ? Évidemment, personne n'a jamais été crucifié avec ses chaussures ou sandales [...]. Serait-ce donc là un authentique linge funéraire ? Quelle autre explication ? »³³

Plus tard, la même observation minutieuse révéla « de minuscules écorchures avec du sang et un peu de poussière à

Et d'ailleurs, l'auteur est-il le scientifique qu'il prétend ? On en doute fort, quand, pas plus avisé que le chanoine moderniste, il laisse voir son incapacité à apprécier, à comprendre même le fait scientifique inattendu, stupéfiant, aux conséquences incalculables, de la photographie de 1898.

LE FAIT PHOTOGRAPHIQUE

Laissons-le dire : « Le fait de parler de négatif suggère qu'il a fallu attendre l'invention de la photographie pour apercevoir l'ensemble du sujet [qui a jamais prétendu rien de tel ?!] et que, le « suaire » datant de manière certaine d'avant cette découverte, cela prouve son authenticité. Mais l'image entière est en réalité visible depuis très longtemps [qui l'a jamais nié ?], comme peuvent en témoigner des peintures, des tapisseries et même un médaillon datant du XIV^e siècle montrant l'image entière, dorsale et ventrale. » (p. 44)

Il est clair qu'Henri Broch picore de bric et de broc de quoi faire le savant sans même avoir pris le temps de s'informer de l'essentiel. Soyons philanthrope. Expliquons-lui ce fait massif que quatre-vingts ans de recherches et de controverses n'ont fait que rendre plus impressionnant et plus mystérieux... sans rien de « paranormal ».

UN PRÉCURSEUR GÉNIAL,
DON NOËL NOGUIER DE MALIJAY.

Turin, mai 1898. Exposition d'art sacré où figure le Saint Suaire accueilli par la presse, aux ordres du positivisme scientifique, avec un esprit de dénigrement qui n'a d'égal que la ferveur des fidèles traversant la ville en rangs serrés pendant huit jours consécutifs, en pèlerinage, venus parfois de très loin, sous la houlette de leurs évêques, pour contempler et vénérer la grande Relique exposée au-dessus de l'autel majeur de la cathédrale Saint-Jean-Baptiste.

Or, parmi les ecclésiastiques admis au privilège de demeurer au pied de l'autel pour y prier, un religieux provençal de trente-sept ans, don Noël Noguier de Malijay, l'un des premiers salésiens français admis au noviciat par don Bosco lui-même, se livre à « la contemplation méditative qu'inspirait à tous un si merveilleux témoin de la Passion et de la Mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Nous devons cette citation, et les autres qui vont suivre, à notre ami don Luigi Fossati, salésien de don Bosco lui-même. Fruit de patientes recherches dans les archives de sa congrégation et d'une enquête diligente auprès des témoins encore vivants des dernières années de don Noguier (mort en 1930), ses découvertes ont été publiées par la revue *Salesianum* en 1981¹. Cinq ans après, elles demeurent lettre morte, inconnues du public, par suite du barrage que leur opposent les responsables du Centre international de sindonologie à Turin. Mais les documents sont là. Lisez l'article que je viens de citer, ou le tiré à part augmenté de quelques additions, publié par l'auteur.

« Mais à côté de la pensée pieuse, poursuit ce saint religieux, alors professeur de physique et de chimie au lycée international de Valsalice, il y eut bientôt chez moi

(on pardonnera la chose à un professeur de sciences) la préoccupation scientifique relative à l'authenticité du célèbre linceul. C'est pourquoi j'examinai minutieusement les moindres détails de la double empreinte du corps de Notre-Seigneur, laquelle, malgré l'action du temps, les nombreux signes de brûlures dont a souffert le Suaire dans un incendie, des taches provenant d'épreuves qu'on lui a fait subir au moyen âge et auxquelles n'aurait pas résisté une peinture quelconque, se détachait suffisamment sur la toile. » (p. 47) Cette stabilité de l'image au feu et à l'eau, comme à tous les réactifs capables de changer n'importe quel type de coloration, résume encore aujourd'hui toute la chimie de l'image, sa propriété spécifique, constituant, aux yeux de toute l'équipe américaine du STURP, l'énigme d'un « mystère persistant »².

Mais revenons quatre-vingts ans en arrière. Déjà, tout le programme de la recherche à venir s'inscrit dans les questions que se pose le jeune et savant religieux, et qu'il note aussitôt, sur le lieu même :

« 1. Quelle est la nature ou, si vous voulez, la cause chimique ou physique de l'impression des traits qui ont reproduit et conservé l'image de notre divin Sauveur ? » Le vaste « Project » qui, de proche en proche, mobilisera toute l'élite de la recherche scientifique américaine, de 1976 à 1986, n'a pas d'autre objet : « Déterminer, au moyen d'expériences non destructrices, la composition chimique et le caractère de la ou des images empreintes sur le Suaire »³ par une étude exhaustive de toute la surface du Linge, sous toutes les longueurs d'onde du spectre d'énergie électromagnétique d'une part, et par l'analyse chimique d'autre part.

« 2. Cette image est-elle *positive ou négative* ? » Surprenante question qui inspire à don Noguier « l'idée, dès le premier jour de l'ostension solennelle, de photographier le Saint Suaire ». Il racontera plus tard dans son *Bulletin du Saint Suaire* comment s'est fait jour dans son esprit ce que nous pouvons considérer comme la plus géniale intuition du siècle : « Observant – avec une jumelle de fort grossissement, précise-t-il ailleurs – que les reliefs du corps étaient marqués en teinte sombre, alors que les parties creuses ou fuyantes étaient en teinte claire, je ne tardai pas à assimiler l'image du Suaire à une espèce de cliché photographique négatif. Versé d'ailleurs depuis longtemps dans l'art de Daguerre, j'eus bien vite la pensée que la reproduction de la photographie de cet extraordinaire document donnerait des résultats intéressants. C'est pourquoi je me félicite aujourd'hui d'avoir été parmi ceux qui s'employèrent alors pour qu'on laissât photographier la Relique, malgré certaines oppositions qui furent heureusement vaincues. » (cité par don Fossati, p. 42) Laissons la querelle qui oppose don Piero Cœro Borgia, le secrétaire du Centre international de sindonologie, à don Fossati, touchant l'interprétation de cette conclusion pleine de modestie⁴. De toute façon, il est avéré que Secundo Pia, photographe officiel de la Maison de Savoie, ne fut que l'exécutant, désigné par le Roi, de l'idée de don Noguier (nuit du 28 au 29 mai 1898). Il ne fut d'ailleurs ni le seul, ni même le premier. Don Noguier

(1) Don Natale Noguier de Malijay, studioso della Sindone, nel cinquantenario della morte, *Salesianum*, 43 (1981), p. 341-388.

(2) L. A. Schwalbe, R. N. Rogers : *Physics and Chemistry of the Shroud of Turin*, in *Analytica Chimica Acta*, 135 (1982), p. 23-24.

(3) Eric J. Jumper and Robert W. Mottern, "Scientific investigation of the Shroud of Turin", *Applied Optics*, 15 June 1980, 19, 12, p. 109.

(4) Cf. *Sindon*, 23 (1981), n° 30, p. 88-89, 112-113; 24 (1982), n° 31, p. 89-90.

Comme j'avais avoué au Père que je demeurais ébranlé par l'opposition de Pellicori à son argument tiré de la probabilité, il écrit : « Pour répondre à leur accusation que je ne voyais qu'une création de mon imagination, j'ai présenté l'argument de probabilité : il m'aurait fallu imaginer non seulement l'apparence d'UNE lettre grecque, mais de QUATRE, avec des angles, des situations, des tailles, une sélection de lettres et un ordre corrects, le tout s'arrondissant autour du *lituus*, lui aussi correctement placé, et l'ensemble se trouvant sur l'œil droit... et voilà comment je montre, à partir de la probabilité mathématique élémentaire, qu'obtenir tous les éléments de ce motif compliqué en un lieu convenable sur l'œil droit n'aurait pu m'arriver qu'au hasard de moins d'une chance sur 6×10^{42} . Voilà la raison et la justification de mon argument de probabilité, que Pellicori conteste d'une manière que je dois qualifier de sectarisme scientifique primaire (*elementary scientific bigotry*). »

« En outre, comment Pellicori pouvait-il affirmer que je prenais mes désirs pour des réalités, en disant que je *désirais* voir une pièce de Pilate, puisque je ne suis pas numismate et qu'avant de tomber accidentellement sur celle-ci, je n'aurais pas distingué une pièce de Pilate d'un trou dans le mur. J'ai d'abord dû aller chez un numismate local, qui m'indiqua les livres à consulter. J'ai parcouru le chapitre des pièces du premier siècle en Palestine. C'est alors seulement que j'ai lancé mon EURÈKA, en découvrant que tout coïncidait avec le lepton de Pilate. Puis vint la découverte non seulement d'UNE mais de DEUX pièces de Pilate avec faute d'orthographe [*sic*]. » Ça, c'est l'argument qui, à lui seul, emporte la conviction. Comment serait-elle œuvre d'imagination, la découverte qui fait faire un progrès positif à la science en révélant que l'anomalie 1° constatée sur le Saint Suaire, 2° déjà reconnue comme d'usage courant en épigraphie, mais inconnue jusqu'alors en numismatique, 3° existait identiquement sur une pièce de collection frappée sous Ponce Pilate, puis sur une deuxième, découvertes coup sur coup par le P. Filas (sept. et nov. 81 ; fig. 8 en haut) ? « Comment aurais-je pu imaginer, écrit-il encore, une fantaisie qui conduise à une nouvelle découverte ? Colomb a-t-il imaginé qu'il voyait la terre du Nouveau Monde ? »

Cette estampille scelle donc du sceau même de Ponce Pilate, l'authenticité du Saint Suaire et l'identité de l'Homme dont il a enveloppé le Corps précieux. Mais elle pose avec une acuité nouvelle la question de la "photogenèse" de l'image. Et c'est précisément « une raison pour laquelle Pellicori ne peut pas accepter ma démonstration au sujet des pièces, m'écrivait encore le P. Filas, parce qu'elle évacue sa théorie sur la genèse des marques du Suaire », théorie de l'image « latente » formée par le contact de la transpiration du corps et des huiles de l'onction avec l'étoffe de lin¹. La présence de cette piécette, faisant écran entre le Corps et le Linge, nous conduit en effet à affirmer, à l'encontre de cette hypothèse, que la genèse de l'image est indépendante de l'état organique de ce Corps.

L'abbé Laurentin, le grand expert international qui fait autorité en tout sur la planète entière, pense que Legrand détient « la bonne explication du problème crucial : la formation des empreintes négatives sur le linceul »². Quelle donc explication ? Une version française de l'hypothèse Pellicori, combinant le contact du corps avec le linge et l'« émanation » du liquide sudoral. Mais ça ne tient pas debout : on n'explique pas de cette façon la définition et les ombres en demi-ton de l'image. Volckringer l'a démontré en 1939 !³

Nous assistons pourtant, depuis 1980, au lancement tapageur d'Antoine Legrand, par les efforts conjugués de l'abbé Laurentin et de J. J. Walter. « Le linceul de Turin, écrit le premier, est au centre de sa préoccupation et de son étude depuis plus de quatre-vingts ans. Car il est né en 1904. »⁴ Étonnante précocité !

Quant à J. J. Walter, il révèle qu'Antoine Legrand est le véritable auteur de toutes les découvertes scientifiques depuis quatre-vingts ans. Le recours à l'iconographie pour la reconstitution de l'histoire du Saint Suaire, c'est l'œuvre de Paul Vignon, mais « sur la suggestion d'Antoine Legrand ». La tridimensionnalité c'est lui ! Expérience « faite pour la première fois en avril 1974, en France, par Paul Gastineau, sur une suggestion d'Antoine Legrand, puis répétée par Jackson, Jumper » et les autres⁵...

Trop, c'est trop ! Contemporain de cette première génération de chercheurs français que nous admirons et vénérons, il est vrai qu'Antoine Legrand les a tous connus. Il fut un bon auxiliaire de Barbet⁶, un ardent et dévoué propagandiste, conférencier, réalisateur d'un court métrage sur le Saint Suaire. Il mérite donc notre respect. C'est pourquoi je me suis abstenu de tout commentaire sur son livre, où il se montre brouillon et inexact sur plusieurs points. Mais de là à nous fourvoyer dans des positions ridicules, au mépris du fruit de quarante années de recherches scientifiques, il y a un abîme que nous ne franchirons pas : « M. Antoine Legrand, écrit Laurentin, a trouvé des traces de larmes, différentes des traces de sang, etc. [*sic* !] Legrand est, en effet, là-dessus un témoin et un expert irremplaçable », que dis-je ? « presque un voyant », doué « par moment d'une sorte d'infaillibilité ». Son secret ? Il « a été admis à examiner le linceul de près, à la loupe, durant plusieurs heures », au cours des « trois dernières ostensions : 1933, 1973, 1978 ».

Pourquoi mentir ? En 1978, j'y étais. J'y rencontrai Antoine Legrand et René Laurentin. Ni eux, ni moi ne fûmes admis aux examens de l'étoffe qui débutèrent le soir du dimanche 8 octobre à la minute⁷, réservés à ceux qui avaient présenté et fait agréer un protocole de recherche scientifique⁸.

Et puis, c'est grotesque : faire état d'un examen à la loupe, à l'ère du microscope à scansion ! Il faut dire que le résultat est mirobolant : en 1973, après avoir examiné le sang « à la loupe en fort grossissement [*sic* !] », Legrand déclare : « À mon avis, des prélèvements superficiels ne permettraient pas de recueillir les éléments nécessaires à la

(1) Cf. La physique et la chimie du Saint Suaire, in *Le Saint Suaire, preuve de la mort et de la résurrection du Christ*, p. 78. — (2) René Laurentin, *Le témoin silencieux* in *Dieu est Amour*, n° 83, mars 86, p. 27. Cet article n'est qu'un extrait de la préface donnée par Laurentin à l'ouvrage de Legrand en 1980. — (3) CRC 199, p. 19-20. (4) *Dieu est Amour*, ibid. Le texte original, de 1980, portait : « depuis plus de 60 ans ». Mais, à la réflexion, le chiffre a dû paraître insuffisant, sachant que « c'est dès son enfance, ajoute Laurentin, avant la Guerre de 1914, qu'il se passionna pour les premières découvertes scientifiques autour du linceul. » En 1986, la rectification s'imposait. — (5) J. J. Walter, op. cit., p. 31. — (6) CRC 144, p. 8. — (7) CRC 199, p. 9-11. — (8) Voir la controverse avec Laurentin sur ce point (infra, p. 158).